



Comité Départemental de Spéléologie du Jura



54 route de Pont de la Chaux – 39300 Châtelneuf, France

cde39.ffspeleo.fr

Berger 2014

« Continuons le grand nettoyage d'été ! »

ANNEXES AU COMPTE-RENDU

(récits personnels)

- David PARROT : « une solitude de Berger »
- Rémy LIMAGNE : « 24 heures dans les bras de Mélusine »
- Laurent PRODEAU : « comme une parenthèse dans ta vie »

Une solitude de Berger

David Parrot

Lieu : gouffre Berger - Vercors

Date : 19 juillet 2014

Vendredi, je décide de me changer les idées. Il paraît que ces choses-là passent avec le temps, mais tout devient amer, même l'idée de faire de la spéléo. Alors j'appelle Rémy L., qui me propose de le rejoindre sur le camp Berger, ça tombe bien, je dois faire un canyon samedi avec David G.

Et puis en parlant avec Rémy, l'idée lui vient que j'aie terminer l'équipement (comme d'hab' quoi...) de -900 à -1000. Il doit bien sentir mon amertume pour la vie en ce moment. Je m'étais pourtant promis que la prochaine fois je descendrais dans le Berger sans kit... L'idée mûrit au fil de la conversation, pourquoi pas le faire en solitaire, et être ressorti le plus tôt possible pour rejoindre ensuite David au canyon... Le dépassement de soi, j'aime ça, du coup j'accepte.

Après une soirée soft je finis par me coucher à minuit, avec le réveil programmé à 4h. Mais comme depuis quelques semaines je n'arrive plus à trouver le sommeil, je ferme l'œil malgré tout pour 2h30.

Il est 3h15, quand je réfléchis aux obstacles de ce gouffre, l'excitation s'empare de moi, je finis par me lever trente minute plus tard et prend la direction du parking de la Molière. Est-ce bien raisonnable ? 5 barres de céréales, c'est léger... Si jamais je me plante ça va jaser, même sans ça, je sais très bien que c'est mal vu. Et puis merde à tout ça, je m'en fous. Toutes ces réflexions sont justes là pour me faire prendre conscience que j'ai pas le droit à l'erreur et que l'engagement est total.

Je rentre dans le gouffre à 5h30, après avoir avalé juste un café. Et tranquillement je fonce, je me concentre uniquement sur mes déplacements, et toutes les questions disparaissent laissant juste mon corps s'emparer de son rythme, mon esprit est occupé à écouter la musique et à penser à elle... Mais très vite, oui, très vite je me retrouve face au lac Cadoux qui est sec, il m'aura fallu juste 25 minutes depuis l'entrée. "Putain que je suis bien !" Du coup la progression devient facile mais je pense à la possibilité d'une glissade dans ces chaos de blocs. Je ne change pas ma façon de progresser, car c'est celle que je connais, et je passe le bivouac -500 en me disant qu'ici, beaucoup de spéléos aurait fait une pause bouffe. J'avale les Couffinades au débit d'eau non négligeable, surtout avec les pluies de ces derniers jours.

Le Grand Canyon, la Grande Cascade, puis le shunt de la Baignoire, et j'me retrouve à la Vire Tu Oses. Je regarde l'heure, il m'aura fallu 1h50 pour arriver à -900. L'équipement manque, alors je m'élanche dans cette tâche ingrate, l'ambiance sur la vire est impressionnante, et j'appréhende le puits de l'Ouragan, car la force et le bruit de l'eau qui se fracasse m'effraient. Pendu sur la Vire que j'ose, je galère, il manque de la corde, bref tant bien que mal j'arrive à avancer et à me retrouver au-dessus de l'ultime obstacle. J'ai chaud au cœur, excitation, adrénaline, la totale ! L'Ouragan est déchaîné, il m'impressionne même, et surtout, je suis tout seul ici dans ce gouffre. C'est exceptionnel. Je reprends ma respiration une

dernière fois et laisse filer la corde le plus vite possible dans ce puits de 50 m. La cascade est démesurée, je me fais tremper en une fraction de seconde par les embruns. Je n'entends même plus la musique et je me perds dans l'obscurité gigantesque. Est-ce l'humidité du puits qui m'humidifie le coin des yeux ? Ou cette rage au fond de moi qui me dit : « Dav' ici tu peux te lâcher »... Je reprends mes esprits quand je sens ce dédale de blocs sous mes pieds. Je suis trempé, je regarde l'horloge qui affiche 8h30. Je calcule vite fait, j'ai passé 1h à équiper, j'aurais dû sans doute mettre 2h pour aller au fond. Tant pis, de toutes façons Rémy m'autorise à déduire le temps d'équipement dans mon TPST.

Je remonte en petite foulée alternatif troquant les quelques larmes contre les gouttes de sueur, histoire de me réchauffer. J'engloutis une barre en trotinant juste pour anticiper sur les prochains caprices de mon corps mais je ne ressens pas ce besoin de manger. Juste boire par-ci, par-là pour n'avoir aucune crampe. Mais après tout, ça fait que 3 h que je suis sous terre. Aucune idée du timing, le tout est de gérer l'effort étape par étape tout en gardant mon rythme. Le mental infallible, je laisse donc mon esprit se perdre dans les souvenirs. Je reprends conscience au puits Aldo. Et je finis par croiser des savoyards dans les méandres, puis un couple au puits du Cairn. Certainement tous étonnés de me voir tout seul, sur un fond musical, enchaîner les brassés dans les puits. Mais je suis très déterminé à sortir au plus vite je ne prends pas trop le temps de discuter. J'aperçois enfin le jour... J'ai l'impression d'émerger d'une longue nuit de sommeil, je ne réalise pas encore mon challenge personnel, surtout quand je regarde l'horloge qui affiche à peine les 11h30. Le principal est que mon corps est satisfait puisqu'il vibre à 100 km/h. Si j'en déduis l'heure d'équipement, j'ai réalisé cette course en 5h A-R. Personne ne va certainement me croire, mais je serai persuasif. Du coup je me refuse la pause à la sortie et dévore la 5ème barre de céréale sur le chemin du retour.

Peu importe ce que les gens pensent de l'idée d'engager un -1000 en solitaire, je ne suis pas le premier, et certainement pas le dernier. Je n'étais pas à mon premier défi, et le gouffre n'a aucune difficulté particulière, sauf l'importance qu'on lui donne. Cette expérience, forge le mental, et nous apprend beaucoup sur nous-même. Dans ce genre de situation on se découvre réellement, et la seule compétition c'était avec moi-même.

Merci Rémy de m'avoir lancé et autorisé ce petit défi.

TPST : 6 h (- 1h d'équipement = 5 h)

24 heures dans les bras de Mélusine

Rémy Limagne

Selon la légende, depuis le Moyen-Age, Mélusine, mi femme mi poisson, se cache dans les Cuves de Sassenage pour y pleurer la trahison de son époux.

Ce lundi 21 juillet vers midi, huit spéléos issus du camp « Berger 2014 » pénètrent dans la grotte pour tenter de la retrouver et de la consoler de ce gros chagrin. Mais voyant qu'ils n'arrivaient pas à la trouver, et qu'ils s'apprêtaient à repartir trois heures plus tard, la fée sanglota de plus belle, et de par le flot de ses larmes, dans ses bras elle put les retenir...

Cette adaptation contemporaine de la légende de la fée Mélusine est inspirée de faits réels comme on dit !

Partis pour une balade de quatre heures, nous avons bel et bien été piégés à 150 mètres de la sortie de la grotte, et contraints d'attendre 24 heures de plus que Mélusine sèche ses larmes. Bien sûr au matin du mardi 22, le secours était déclenché, et une décrue relative nous permit de ressortir avec l'aide des sauveteurs vers quinze heures.

Je ne développe pas l'in vraisemblable concours de circonstances qui ont conduit le groupe à entrer dans la cavité ce jour-là. On peut dire en résumé que ce lundi 21 juillet restera dans les mémoires le jour où tout le monde s'est trompé.

Plus intéressant est le retour d'expérience, qui permet d'affiner les recommandations sur la question « **comment gérer une situation d'attente forcée sous terre ?** ».

La galerie dite « des Enfers », nuit du 21 au 22 juillet 2014 – cliché Denis Pailo →



La fameuse couverture de survie, oui mais encore ?

C'est acquis depuis longtemps, la couverture de survie fait partie de l'équipement personnel du spéléo... Enfin, en principe ! De même la dite « renforcée » argentée est privilégiée au détriment de la « fine » or-argent très fragile. Couramment utilisée pour faire « la tortue » au bas d'un puits quand ça rame un peu dans l'équipe, elle permet d'éviter les frissons pendant quelques dizaines de minutes.

Mais 24 heures, c'est un peu plus que quelques dizaines de minutes, et l'efficacité de l'outil n'évolue pas dans le bon sens ! En effet on ne reste pas assis longtemps, il va bien falloir se coucher, et comme ça fait mal partout on va se retourner, changer de position sans arrêt... Résultat, les frottements entre le corps et le sol usent le revêtement isotherme jusqu'à l'éliminer en grande partie.



Par ailleurs ses dimensions traditionnelles (220 x 140 cm) se révèlent vite insuffisantes pour la tortue individuelle. Chaque personne immobile hors du point chaud en a très rapidement utilisé deux. Même chose pour le point chaud : pour un volume de 3 m de long sur 1 m de large et 1 m de haut, abritant péniblement deux personnes couchées et deux accroupies, nous en avons utilisé 8 ! Faites le compte, et vous trouverez 16 couvertures utilisées pour 8 spéléos... et toutes celles au contact du sol se dégradant très rapidement. Ces constats devraient inciter à repenser la recommandation admise universellement « tout spéléo doit avoir SA couverture de survie »...

← Gouffre berger -800 : Andy n'a que sa couverture de survie, Leslie profite du « poncho d'Annette ». Vous choisissez quoi ?

Chaud dedans !

Etre bloqué dans une grotte aménagée présente des avantages indéniables et inespérés, tel que le simple fait d'appuyer sur un interrupteur pour illuminer la salle ! Sauf que la salle en question n'était qu'un chaos de dalles effondrées de tailles diverses, dont strictement aucune n'avait la délicatesse de constituer un sol horizontal. Seul le trottoir cimenté offrait cette opportunité sur quelques mètres de long et un tout petit mètre de large. C'est un abri de 3 mètres sur 1 que nous avons construit, très rapidement grâce aux diverses rambardes et pièces métalliques présentes sur le site, et au fait que nous disposions de moult ficelles, pinces à linge, et couvertures de survie.



Bivouac improvisé dans la « salle du Grand Eboulis » aux Cuves de Sassenage. Noter comment le spéléo couché adapte sa position au relief !

Trop rapidement d'ailleurs : nous aurions pu et dû « balayer » le trottoir des multitudes de graviers et particules abrasives qui ont rapidement réduit en charpie les survies destinées à isoler du sol. Notons d'ailleurs qu'elles ne sont pas faites pour cet usage. Il faut donc trouver autre chose. Les combinaisons par exemple ? Mais ce faisant elles ne sèchent jamais. Les kits ? Il en faut pas mal pour couvrir 3m²... Mais deux fois moins si on se résout à les découper dans le sens de la longueur ! Un kit ordinaire de 22 litres constitue ainsi une « bâche » de 60 x 70 cm. Le « coupé de kit » n'est pas encore entré dans les mœurs. Mais si des fois nécessité fait loi... il faudra y penser !

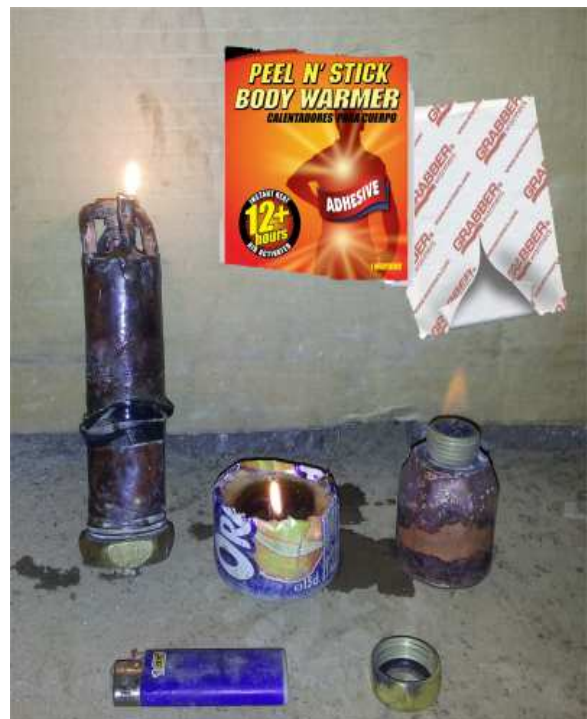
37,2 le matin ? Assurément aucun des occupants du point chaud n'a subi de refroidissement tant la température y était agréable. Nous disposions de toute une panoplie de moyens de chauffage : bougies de tous modèles, mini réchauds à alcool, et... acéto ! Mais oui, nous avons dans l'équipe une des dernières irréductibles de la calebombe, dont plus personne ne songe à se moquer dorénavant. Car sans équivoque, c'est bien grâce à la flamme de l'acétylène (et au corps de la lampe, en métal), que l'atmosphère est restée tempérée et le moral au beau fixe. Enfin presque.

Bien sûr personne n'a mesuré la température avec exactitude. Il s'agit d'un ressenti. Mais sur la durée, après avoir tout essayé, c'est bien l'acéto qui nous a procuré le plus de confort. Il faut dire qu'avec 2 ou 3 kilos de carbure disponibles, l'heure n'était pas encore à l'économie !

Froid dans le dos...

Il n'en fut pas de même pour les malchanceux hors du point chaud enroulés dans leurs couvertures de survie. Là, bougies et lampes à alcool s'avèrent suffisantes, mais pour chauffer seulement une petite partie du corps. Et pas question de s'assoupir, car il ne faut pas longtemps avant que la flamme ne transforme en dentelle la précieuse sus-dite couverture.

Donc, on a froid : aux pieds, aux fesses, dans le dos... Et là, la révélation, c'est les chauffeuses ! Le réconfort pendant 9 ou 10 heures, pour à peine quelques grammes et un demi-euro. Le « grand modèle », environ 120 cm², semble le plus adapté, adhésif ou pas. Une sous les reins, et une sur la poitrine, et on peut envisager de se coucher sans grelotter au bout de dix minutes. En plus, cette source de chaleur permanente dont on n'a pas à s'occuper a un effet très apaisant sur le mental.



Acéto, bougie, lampe à alcool, chauffeuses... Tout ce que nous avons pu tester durant 24 heures !

Par ailleurs, c'est un détail mais parfois certains détails prennent une grande importance, pour les attentes qui s'éternisent : une chauffeuse peut agréablement remplacer ce qui manque toujours en telle circonstance... Le papier toilette !

A utiliser avec discernement tout de même.

« La presse en parle ! »

Le « traitement médiatique » de cette opération de secours fut un modèle du genre. Rappelons qu'elle n'a duré qu'une demi-douzaine d'heures, qu'elle n'a engagé sous terre qu'une quinzaine de sauveteurs (et pas bien loin), et qu'il n'y a eu aucun blessé.

Or ce sont des dizaines de journalistes et reporters de télévision qui se sont retrouvés sur place, « créant » l'événement. Une comparaison peut aider à mesurer le phénomène : en 2013, le sauvetage d'Adam accidenté à -650 m au Berger est pratiquement resté confidentiel ; le 23 juillet 2014, le Dauphiné Libéré nous fait l'honneur de sa Une, plus deux pages intérieures, plus une autre pleine page (polémique) deux jours après... Soit bien davantage que les 9 alpinistes décédés au Mont Blanc la troisième semaine d'août !



Pourquoi un tel succès ? Tout a déjà été écrit sur la question (*), mais on peut s'amuser ici de la conjonction d'éléments décisifs :

- Le feuilleton Tour de France est terminé, le temps est maussade, l'actualité (celle qui est « proche » du lecteur) manque de sensationnel.
- Le « blocage sous terre », sujet qui permet de réveiller les fantasmes, de tenir le lecteur en haleine si ça dure (là, raté ! désolé...).
- Le précédent des collégiens qui se sont retrouvés dans la même situation en 2002, qui permet de faire des comparaisons, des hypothèses.
- Cerise sur le gâteau : un sauvetage tout près d'une grande ville, sans marche d'approche, un jour ouvrable et durant les heures de bureau !

Bon, chacun exerce son métier pour servir au mieux son entreprise. Mais quand même ! Dans ce cas, les approximations et fausses informations ont atteint une profondeur déconcertante... Comme par exemple la sortie interclub qui se transforme en guidage professionnel rémunéré ! Mieux vaut en sourire et ne plus perdre de temps avec cela. N'est pas journaliste d'investigation qui veut.

(*) A lire et relire : Stéphane JAILLET « la crue sous terre », cahier de l'EFS n°10 – 1999.

La crue en images

13h30, demi-tour galerie Ouest : http://youtu.be/yIGdso_0Fgc (2'48)

Arrivée aux Enfers : <http://youtu.be/01vq082mQ7s> (0'41)

La galerie des Enfers en crue : <http://youtu.be/6kROeLeJeA8> (0'30)

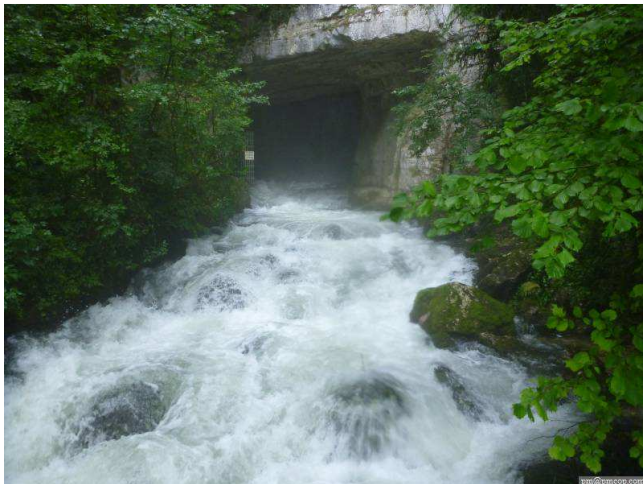
La crue vue de la sortie : <http://youtu.be/BbBOWoicrks>

Côté sortie lundi 22h40 : <http://youtu.be/bQPUGjSw4gA> (2'37)

Les Enfers mardi 3h50 : <http://youtu.be/PPtoHonP4UM> (0'29)

Coté sortie mardi 6h56 : http://youtu.be/0Tv_s3xabC8 (3'00)

Mardi 15h30 franchissement des Enfers : <http://youtu.be/02IZn9UVfKE> (2'47)



Cuves, lundi 21/07 18h26 (cliché Pierre Metzger)



Accès aux « Enfers » au même moment (cliché Denis Pailo)



Partie siphonnante en légère décrue (cliché Pierre Metzger)



Mardi 22, 15 h entrée des sauveteurs (cliché P. Metzger)

« Comme une parenthèse dans ta vie » *

Laurent PRODEAU

27 heures dans les Cuves de Sassenage, Isère, France, lors de la crue des 21 et 22 juillet 2014

Récit personnel

Spéléologues très expérimentés ou amateurs imprudents ? C'est la question légitime que posait la lecture du quotidien local Le Dauphiné Libéré à l'issue de ses 2 éditions qui ont suivi l'événement.

À ma façon, je vais tenter d'y répondre, j'en ai besoin.

De la passion, de l'orgueil, de la stupéfaction et de la colère. De la raison, du savoir-faire, des rires et des espoirs. Du froid, de l'inconfort, des angoisses, du refus et de la culpabilité. Et enfin l'énergie débordante de la libération et son spectacle. Et surtout, ce qui a jamais demeurera : de la fraternité et de l'amitié, beaucoup.

Il y a eu tout cela, et plus encore, et ce récit est pour tenter d'en témoigner. Et tout cela fait que cette parenthèse que je ne voulais pas vivre et que je ne suis pas heureux d'avoir vécu, a néanmoins été une expérience d'une grande richesse. La richesse ne rend réellement heureux que si elle est partagée. C'est aussi le sens qu'a pour moi l'écriture de ce récit.

Dimanche 20 juillet 2014, camp spéléologique international Berger 2014 à Autrans, Isère, France.

L'accident de voiture du Grégou (Grégoire) la veille, heureusement sans gravité, nous a quand même sacrément sapé le moral. Nous n'avons plus envie d'aller au gouffre Berger aujourd'hui comme nous l'avions prévu. De toute façon des prévisions météorologiques défavorables l'interdisent. Enfin, c'est notre point de vue, et c'est une des limites que nous fixons à nos prises de risques.

Mais la balade de substitution dans l'étonnante et belle grotte Favot, dans les Gorges de la Bourne, est quand même un peu courte et il n'est pas tard. Je décide donc de ne pas rentrer tout de suite au camp et propose à qui veut, de me suivre à la proche grotte de Bournillon. Un site majestueux, véritable ode à la démesure : la cascade de 300 mètres de haut du Moulin Marquis et le porche titanesque de la grotte dont la voûte est à 100 mètres au-dessus de nos têtes ! Pas de bol : les prévisions météo se confirment, le gris envahit l'espace, il va pleuvoir. Le ciel se déchire. Il pleut beaucoup. Il paraît que la veille le lac sous le grand porche était presque à sec. Euh, difficile à croire. Car aujourd'hui il y a peut-être bien 6 à 7 mètres de fond et cela déborde en torrent bouillonnant et furieux. Mais c'est le Vercors. Et on sait qu'ici la circulation des eaux est folle, spectaculaire et fulgurante.

Sur le retour dans la voiture, je me demande ce que nous allons bien pouvoir faire le lendemain. Tout montre autour de nous que ce n'est pas un temps à mettre un spéléo dans un réseau souterrain où l'eau circule ou pourrait circuler. Comme le Berger évidemment, et comme la majorité des cavités du Vercors. C'est ainsi, c'est le jeu et la règle de notre activité. Et nous n'avons aucune envie de ne pas la respecter. Être coincé par une crue, c'est une chose que nul d'entre nous n'a envie de vivre. Pour autant, la météo finira bien par être plus favorable et nous autorisera enfin à nouveau les descentes au Berger.

Comme tous les participants au camp, nos amis portugais sont surtout là pour cela. Mais ils y sont venus individuellement sans encadrement, à la différence des autres participants qui viennent tous dans le cadre de leurs clubs respectifs et constituent des équipes autonomes. Nous souhaitons évaluer leur niveau technique et leur forme physique avant de les « autoriser » à descendre au Berger lorsque cela sera possible.

Trou qui Souffle ? S'il pleut autant que prévu, les puits peuvent s'y transformer en cascades, et l'expérience être très désagréable.

Cuves de Sassenage ? Jusqu'à la Galerie Ouest ? Il y a pas mal de passages techniques sur cordes, cela pourrait être bien pour voir ce dont sont capables les Portugais. Mais qu'est-ce que je suis en train de me dire là moi, je délire ! Les Cuves ? Impossible ! S'il y a des cavités où il ne faut en aucun cas aller en cas de doute météorologique, les Cuves est dans le peloton de tête ! Et pour cause si l'on interdit la descente au Berger, c'est bien parce que l'on craint la crue, crue qui ne peut-être que pire tout en bas, là où toutes les eaux qui le traversent, convergent pour ressortir à l'air libre, c'est à dire... aux Cuves.

Tant pis, rentrés au camp, nous finirons bien par trouver dans les différents guides et documents, une cavité qui ira bien pour demain et qui ne présentera aucun risque.

Dès mon arrivée, Rémy m'annonce qu'un plongeur spéléologue de la région vient de l'appeler pour lui demander s'il pouvait profiter de notre équipement fixe pour plonger au fond du Berger le week-end suivant. Et celui-ci lui a proposé pour le lendemain, d'aller... aux Cuves de Sassenage, en affirmant face aux doutes légitimes de Rémy, qu'il n'y avait aucun problème. Selon lui les prévisions météorologiques et sa bonne connaissance du réseau, lui permettaient d'en être certain. Il suffira juste de nous assurer auprès de lui demain matin que les précipitations importantes d'aujourd'hui ont bien traversé et évacué le réseau, et que les prévisions météorologiques n'ont pas évolué défavorablement.

Je pris cette nouvelle, opposée à mes conclusions précédentes, avec grand étonnement et circonspection, mais bon ce gars semble avoir convaincu Rémy, et puis c'est vrai que cela ne serait pas bête d'aller aux Cuves surtout si c'est sûr que cela ne risque rien, donc... Ok super, adjugé, nous irons aux Cuves demain ! Et tant qu'à faire, comme cela peut intéresser pas mal de monde de voir où ressortent les eaux qui viennent du gouffre Berger, proposons à tous ceux et celles qui le veulent d'y aller avec nous. Et nous voilà avec une trentaine de participants potentiels ! Il faudra faire plusieurs groupes.

Lundi 21 juillet 7h00, camping du Vercors à Autrans.

Chouette les chaussures de Manu sont devant la porte du bungalow. Je n'étais pas vraiment soucieux mais bon c'est Manu, mon meilleur ami et un peu comme un fils, et avec Pierre T, un autre de mes amis très proches, ils n'étaient pas encore rentrés de la grotte Vallier quand je me suis endormi hier soir. Aucune raison objective d'être inquiet, mais je suis de nature anxieuse, alors ça me fait toujours plaisir de voir que tout va bien, qu'il n'y a pas eu de soucis.

Bon faut pas traîner, je dois déposer le Bal (Valentin) à la gare de Grenoble pour 8h30 au plus tard.

Bal est dans son train. Rémy m'envoie par SMS le n° de tel du plongeur-spéléo qui nous invite à aller aux Cuves pour que je puisse récupérer auprès de lui le badge magnétique qui permet d'ouvrir la porte, car la cavité, propriété de la municipalité de Sassenage, est fermée et son accès est réglementé. La première partie du réseau est aménagée pour le tourisme et peut se visiter sur rendez-vous. Le gars habite donc à quelques centaines de mètres de la cavité. Je le retrouve chez lui. C'est Pierre M., nous ne nous sommes jamais rencontrés auparavant mais nos noms ne nous sont pas inconnus. Nous sommes inscrits sur la liste de diffusion française Internet « speleos-fr » et parfois contributeurs.

Pierre M. me transmet les consignes à respecter - évidentes et simples (remplir le cahier d'entrée et de sortie afin qu'en cas de pépin, l'on puisse savoir qui est le « responsable » du groupe, combien nous sommes et où nous avons prévu d'aller, refermer la porte, où laisser sacs et affaires perso, à qui restituer le badge à la sortie...) - et face à mes interrogations et doutes persistants en rapport avec une météo présente qui ne m'encourage guère - il pleuviote - il me rassure et me confirme ce matin, ce qu'il a dit la veille à Rémy et qu'il a lui-même à nouveau vérifié : les prévisions météorologiques ne sont toujours pas défavorables et les précipitations tombées dimanche sur le plateau ont déjà traversé le massif. Et il valide aussi mon intention d'aller au moins jusqu'au début de la partie nommée « Rivière des Benjamins ». C'est à dire là où je me suis arrêté lors de ma visite précédente.

Puis il ajoute deux choses troublantes et antagonistes pour moi. Il donne du crédit à sa bonne connaissance du fonctionnement du réseau en évoquant l'avoir acquise en partie auprès de Baudouin L. Je sais qui est Baudouin. C'est une figure éminente et respectée de l'hydrogéologie, la science qui étudie la circulation des eaux souterraines, et il est l'auteur d'une étude poussée précisément sur les Cuves de Sassenage. Dans ma tête cette information est devenue instantanément « si Baudouin aussi le dit, on peut le croire ». Mais aussitôt après, Pierre M. m'explique où se trouve dans la cavité un bidon étanche rempli de tout ce qui peut être utile à quelqu'un qui serait bloqué par une crue et devrait patienter avant de pouvoir ressortir. Intérieurement cette info me crispa et me fit rire jaune. Je n'avais nul besoin et envie de la connaître puisque je venais justement enfin d'être convaincu qu'il n'y avait aucune raison que j'en aie besoin...

C'est donc la tête pleine de sentiments confus et contradictoires, mais badge d'entrée en main, que je quittai Pierre M. Il était 9 heures. Je confirme à Rémy que c'est bon, qu'ils peuvent se mettre en route et me rejoindre. Je suis pourtant de plus en plus perplexe. Maintenant ici il pleut vraiment beaucoup. Beaucoup. Des trombes d'eau. C'est une folie, cela n'a aucun sens d'aller aux Cuves ce matin. Vais-je vraiment faire cela ? Je suis véritablement torturé par l'indécision, par le martellement des gouttes sur le pare-brise et le toit de la voiture, et par cette vision du Furon, le ruisseau juste à côté de moi, qui est aujourd'hui une rivière en crue.

Ils arrivent enfin et ils ne sont finalement que 10. Au moins nous n'aurons pas trop de temps d'attente lors de la progression sous terre. Il pleut toujours, l'ambiance est maussade et nous avons tous plus envie d'aller boire un café au bar à côté, que de nous déshabiller et nous équiper pour faire de la spéléo. À la sortie du café, il pleut encore un peu, le torrent du Furon n'est pas encore furieux mais tout de même... Antoine et le Dav (David) se disent qu'ils ont mieux à faire et renoncent à nous accompagner. Je confie à Antoine que cela n'a aucun sens pour moi d'y aller, mais que je vais y aller quand même vu que Pierre M., le « spécialiste » du coin, nous a dit que nous pouvions le faire, et que de toute façon je suis certain que l'on ne va pas y rester plus de 10 minutes étant donné qu'une fois dans la cavité, forcément nous allons voir et rencontrer rapidement des signes clairs qui ne tromperont pas, et qui nous feront

revenir sur nos pas. Tellement convaincu de cela, je fais une bêtise stupide qui aurait pu être lourde de conséquences : je me dis et je le fais savoir, qu'il est inutile de se charger en eau et en matériel de « survie » car je suis convaincu que nous ressortirons très vite. Je n'ai pas été écouté. Et je ne me suis moi-même pas totalement écouté sur ce point. Heureusement.

Notre petit groupe atteint le porche d'entrée des Cuves, après quelques péripéties anecdotiques comme par exemple l'oubli de bottes au camp à Autrans, qui si nous avions été réellement superstitieux ou à l'écoute des signes et des augures, auraient pu nous faire changer d'idée...

8 personnes, toutes spéléologues confirmés: Marcia et André du Portugal que nous connaissons depuis 2 jours mais qui, pour ce que nous en savons, pratiquent la spéléo très régulièrement depuis quelques années ; Sébastien, membre de mon club qui a effectué un stage de Perfectionnement technique avec Rémy et moi récemment ; Olivier qui a participé à l'équipement du gouffre Berger lors de la première édition du camp à Autrans et que nous rencontrons régulièrement lors de différents rassemblements ; Denis qui a participé à l'équipement du gouffre Berger cette année ; Isabelle, amie très proche de Rémy et de moi, avec qui nous effectuons depuis plusieurs années la plupart de nos sorties sous terre ; Rémy, connu et très apprécié de pratiquement toute la communauté spéléo y compris au-delà de nos frontières, instructeur fédéral, le plus haut niveau de qualification au sein de notre fédération, qui ces 30 dernières années, a bénévolement formé et fait aimer la spéléologie à des centaines de personnes ; et moi, enfant de parents spéléos, avec au compteur pas mal d'années de pratique plus ou moins intense et régulière, et seul à connaître le réseau au moins jusqu'au départ de l'objectif du jour, c'est aujourd'hui la troisième fois que je m'y rends.

Mince le badge magnétique... fonctionne, la porte s'ouvre... Je remplis le cahier approximativement en ce qui concerne la colonne « objectif » car subitement je ne me rappelle plus comment s'appelle le réseau où nous avons prévu d'aller... J'écris « Fond rivière» ce qui ne veut pas dire grand-chose, mais cela ne me trouble pas plus que cela car de toute façon, nous allons ressortir bien avant d'y arriver... Nous déposons nos sacs et affaires personnelles - clefs de voitures, téléphones, vêtements secs... - à l'endroit prévu. Sébastien me redemande si je suis bien sûr de ne pas vouloir prendre plus d'eau. Je le suis toujours puisque je suis toujours à cet instant, absolument certain que nous serons ressortis dans moins de 10 minutes. Du coup je suis surpris de voir Denis emporter quand même un kit-bag (sac spéléo) manifestement bien rempli, au cas où. Bah il fait ce qu'il veut, de toute façon c'est lui qui le portera.

Je parcours rapidement en tête la partie aménagée pour les visites touristiques. Denis est avec moi, le reste du groupe est un peu à la traîne. Je n'ai jamais vu d'eau ici. Aujourd'hui dans la partie nommée « Les Enfers », il y en a, pas mal même, très tumultueuse et bruyante. Nous marchons au sec à côté. Pierre M. nous a dit qu'il pourrait y en avoir, c'est donc normal, et que si elle ne nous empêchait pas d'avancer - puisque nous allons à contre-sens - c'est que nous pouvions continuer sans crainte, il n'y aurait pas de problème. Je n'aime pas ça quand même. Mais bon Rémy arrive et il s'en tient comme moi aux indications de Pierre M. Nous continuons.

La balade se poursuit normalement et tranquillement jusqu'au départ de la Galerie Ouest, c'est à dire là où nous devons trouver l'embranchement vers la Rivière des Benjamins, branche du réseau que je ne connais pas encore et que nous avons prévu d'aller voir aujourd'hui, au moins en son début. À ce moment je suis le dernier, Rémy et le reste du groupe s'engagent dans la Galerie Ouest, je leur dis que ce n'est pas par là. Ils reviennent. Rémy a vu de la mousse de crue au plafond. La mousse de crue est

une mousse produite par le bouillonnement des eaux en crue. C'est un mélange d'air, d'eau et des composants chimiques (engrais, produits phytosanitaires...) et organiques (terre, végétaux,...) venant de la surface et charriés par les eaux. Elle ne reste pas longtemps ferme et ne tient pas durablement en place, c'est de la mousse. Lorsque l'on en voit, cela indique que la crue dont elle provient a été récente. Là il y en a accroché au plafond. Le plafond est à 10 mètres de hauteur. Cela signifie que la totalité de la galerie dans laquelle nous sommes actuellement, a récemment été complètement noyée, intégralement remplie d'eau. En général on n'aime pas prendre conscience de cela. Et encore plus aujourd'hui, sachant que dehors lorsque nous sommes entrés dans la cavité, il pleuvait des cordes. Nous décidons donc de faire demi-tour et de retourner vers la sortie. Nous nous sommes déjà fait bien plaisir et nous avons pu évaluer nos amis portugais. Office rempli. Nous irons à la Rivière des Benjamins une autre fois, moins risquée.

C'est laborieux, nous sommes 8, il y a quand même pas mal de passages techniques certes aisés mais qui ralentissent notre avance, cela ne va pas vite, Rémy est devant, je ferme la marche, les écarts se creusent.

Soudain Rémy revient vers nous et nous presse vivement. Il « sent » la crue. Les différents ruissellements rencontrés à l'aller, seraient désormais bien plus importants. Un instant je pense que Rémy est surtout exaspéré par notre lenteur et que c'est donc une manière pour lui d'essayer de nous faire aller plus vite. C'est vrai que finalement ce n'était pas si facile pour tout le monde, cela a été un bon test. Intérieurement je refuse de croire que nous puissions être pris par une crue – pas nous, pas aujourd'hui, pas dans ce contexte. Mais bon, Rémy c'est Rémy, et je l'ai toujours écouté et je lui ai toujours fait confiance, à raison. J'essaye de pousser le rythme. Nous n'avancions guère plus vite. Mais nous avançons. Rémy revient à nouveau, encore plus grave, plus pressant, plus vindicatif, plus alarmant. Cette fois le message est vraiment compris sans ambiguïté par tout le monde. Et l'angoisse devient collective et réelle lorsque nous arrivons enfin à la rivière quelques centaines de mètres avant la sortie. Elle n'est plus du tout comme à l'aller. On ne voit plus la corde qui sert aux plongeurs pour franchir une voûte mouillante - passage où la surface de l'eau touche presque le plafond de la galerie - vers une autre branche du réseau. À l'aller elle était 50 cm au-dessus de l'eau. Désormais elle est sous l'eau. Le bruit est infernal. Cela bouillonne fort. Cette fois je ne peux pas passer dans l'eau comme je l'ai fait pour m'amuser à l'aller. Il ne me faut pas plus d'une seconde pour voir l'évidence, si je mets un pied là-dedans je vais être balayé, emporté par le flot comme un fétu de paille. J'accompagne donc mes amis au sec sur la vire. Une vire est un passage horizontal généralement en hauteur et équipé d'une corde de sécurité à laquelle on s'accroche et se tient, appelée « main-courante ». Le rythme est désormais soutenu et au besoin nous nous aidons à franchir les passages les plus difficiles pour ne plus perdre aucun temps. Je me mets dans l'eau pour parer une éventuelle chute d'un de mes collègues, j'ai bien du mal à en sortir, à ne pas y perdre mon équilibre et je dois être à mon tour aidé. Cela commence à craindre sérieusement. Je me rends définitivement à cette évidence.

Plus que quelques mètres avant le balcon à gauche qui mène immédiatement à la partie aménagée pour le tourisme, donc à la sortie. À cet endroit, il n'y avait même pas une flaque d'eau à l'aller. Cette fois j'en ai jusqu'à la poitrine. Mais nous y sommes presque. Nous y croyons. Nous allons sortir ! Nous allons échapper à la crue !

Nous grimpons l'échelle fixe à toute vitesse, nous dévalons les escaliers, nous courons presque dans les galeries sèches au sol de béton qui précèdent ce fameux passage des Enfers, dernier endroit avant la sortie où la crue peut encore nous arrêter.

Elle nous arrête. C'est foutu.

Cette fois on y est, nous sommes bloqués par une crue. Je ne peux pas admettre ça, comme ça, sans rien tenter. Je dis à Rémy que j'y vais quand même, qu'il n'y a pas tant de profondeur d'eau que ça, et que même si je ne sais pas nager, il sait bien que j'adore l'eau et que je m'y débrouille très bien tant que j'ai pied. Il me dit non. Je l'écoute.

J'ai su le lendemain en ressortant avec l'aide des secours, lorsque la rivière était un peu moins en crue, que Rémy et le fait que je l'avais écouté, m'avaient alors sauvé la vie. J'aurais été très vite emporté. Pris dans des tourbillons d'eau, englouti par l'aspiration d'un siphon – passage totalement rempli d'eau - qui n'aurait jamais dû exister à cet endroit-là, mais qui pourtant ce jour-là était bien réel et où je n'aurais pu que me noyer. Rien d'autre n'aurait pu se passer.

Nous sommes spéléos « expérimentés », c'est à dire qui pratiquent cette activité régulièrement. Nous avons l'expérience et la connaissance du milieu souterrain, de ce qui nous attend et de ce qu'il faut faire. Nous sommes bloqués, prisonniers de ces lieux contre notre volonté, cette situation est certes désagréable et frustrante, mais ce n'est qu'une crue. Aucun d'entre nous n'est blessé ou en mauvaise santé, et une crue cela ne dure pas éternellement. Il y aura tôt ou tard une décrue et nous pourrions ressortir comme nous sommes entrés. Ce n'est pas si grave. Prendre notre mal en patience et nous organiser pour patienter au mieux. Il n'y a rien d'autre à faire.

D'abord, trouver ce bidon étanche soi-disant plein de choses utiles à notre... situation. Nous aurions préféré ne pas savoir qu'il existait, mais finalement profitons-en, il est là pour ça et nous en avons besoin.

Des couvertures de survie épaisses, des chaufferettes, un pansement de contention et des bâtons lumineux. Rien à manger, aucune bougie pour faire un peu de chaleur et donc évidemment pas de briquet non plus pour les allumer, et rien pour purifier l'eau.

Le pansement servira de - tout petit - oreiller, les bâtons à ce stade nous nous demandons à quoi ils peuvent bien nous servir, les couvertures de survie et les chaufferettes seront très utiles et appréciées.

N'ayant aucune idée de combien de temps notre attente va durer, la priorité est d'installer ce que nous appelons un « point chaud », c'est à dire une sorte d'abri, de tente bien fermée et chauffée avec des bougies, dans laquelle nous espérons pouvoir tous nous blottir les uns contre les autres afin de nous protéger de nos adversaires des heures à venir : le froid et l'humidité.

Premier « miracle » : Denis est un véritable Père Noël ! Son kit-bag ce sac spéléo qu'il a trimballé durant toute la balade au lieu de le laisser à l'entrée, comme je l'aurais fait, est lui aussi plein de choses plus qu'utiles à notre situation imprévue : des bougies, un briquet, des trucs à manger et - chose incroyable - des pinces à linge et pas mal de Dyneema (un type de cordelette que nous utilisons très souvent en spéléo). Ces deux dernières choses à priori « anodines », étant ce qui aurait pu sérieusement nous manquer pour réaliser un point chaud digne de ce nom et efficace. Les cordelettes une fois attachées, permettent d'étendre dessus les couvertures de survie dépliées, puis on fixe le tout ensemble avec les

pinces à linge. Grâce à cela et donc à Denis, il a eu « de la gueule » notre point chaud, et il a rempli pleinement sa mission.

Second « miracle » : nous avons tous finalement pas mal de choses sur nous, notamment à manger, et pour ma part, malgré la désinvolture que j'ai exprimée à ce sujet à l'entrée, et à mon propre étonnement, j'ai sur moi 2 briquets, des allumettes, la bougie qui peut durer 36 heures de l'ami Buldo, la bougie réchaud à alcool fabriquée par l'ami François du Larzac et le... génial et efficace Poncho dit d'Annette – car inventé et fabriqué par cette dernière – ainsi que quelques barres de céréales et du chocolat blanc aux noisettes, mon préféré !

Troisième « miracle » : les fumeurs, ils sont 3, ont assez de tabac pour tenir un certain temps. Ouf cela ne peut être que du stress en moins. Je note alors qu'il faudra dire, l'heure du bilan venu, qu'il ne serait pas idiot d'ajouter un peu de tabac dans le bidon étanche qui reste en place dans la cavité. Au cas où.

Quatrième miracle : nous avons parmi nous un des derniers utilisateurs de l'acétylène. L'acétylène c'est ce gaz qui pue l'œuf pourri et que, jusqu'à il y a encore peu de temps, nous utilisons tous pour nous éclairer sous terre grâce à la flamme produite par sa combustion. Nous avons donc une lampe génératrice de ce gaz, et une réserve de carbure, la matière première qui lorsqu'elle est en contact avec de l'eau, permet de l'obtenir, tout en dégageant simultanément beaucoup de chaleur qui est diffusée par le corps en métal de la lampe. Avec nos multiples bougies, la flamme de la combustion de l'acétylène et la chaleur irradiée par la lampe qui le produit, nous avons de quoi voir venir et de maintenir assez longtemps une température correcte dans le point chaud.

Le point chaud est réalisé avec grande ingéniosité et savoir-faire par Rémy, Sébastien, Olivier et Denis. Je passe mon Poncho d'Annette à Isabelle. Sa combinaison est mouillée et elle a froid. Elle aussi a une bougie-réchaud de l'ami François du Larzac. L'association des deux est idéale pour maintenir l'atmosphère autour de son corps à 20/25°.

Le point chaud est opérationnel. La nourriture de chacun est réunie en un seul point, nous allons pouvoir la consommer avec mesure. Nous avons largement assez de couvertures de survie en plus dans le bidon, et suffisamment de chaufferettes pour que chacun puisse personnaliser et gérer au mieux son propre (in)confort. Heureusement que nous ne sommes que 8 et pas 30, car dans ce cas cela aurait été une autre histoire. Bien plus difficile assurément !

La question de l'eau « potable » se pose. Nous n'avons que le litre et demi déjà entamé de Sébastien et le litre lui aussi entamé de Denis. C'est en grande partie ma faute puisque je n'ai pas encouragé à en prendre plus. Je m'en veux. D'autant que je suis conditionné à ne pas boire l'eau que l'on trouve dans les grottes, parce que le calcaire dans lesquelles elles sont creusées, ne filtre rien, c'est une véritable passoire. Si à la surface au-dessus, un renard, une vache ou un randonneur ont pissé ou fait pire encore, c'est direct dans mon estomac, et prendre le risque d'avalier ça, même dilué, non je ne peux pas ! Mais bon, lorsqu'il n'y a pas le choix... Rémy m'invite à mettre la bouteille au large col de Denis sous le goutte à goutte d'une stalactite, pour qu'elle se remplisse, me laissant entendre que cela sera un moindre mal que de boire directement celle de la rivière en crue. Il me faudra quand même plusieurs heures pour accepter de porter à mes lèvres ce breuvage et de l'avalier. Ah les conditionnements !

Tout cela réglé et en place, les fumeurs peuvent désormais fumer. Et me voilà à vouloir et essayer d'en griller une moi aussi. 17 ans après avoir arrêté. En fait je trouve ça vraiment dégueulasse. Tant mieux. Au moins ça de sauvé. Non je ne recommencerais pas à fumer.

24 heures. C'est le temps que nous avons passé à attendre la fin de cette situation que nous n'avons pas voulue.

Dans les premiers instants, à l'écart des autres pour n'inquiéter personne, Rémy et moi avons échangé nos pronostics sur le moment probable de notre sortie. Ce que nous avons tous deux compris - finalement heureusement mal - du fonctionnement hydrologique (de la circulation des eaux) de la région en rapport avec les prévisions météorologiques dont nous avons connaissance, nous laissait penser qu'au mieux nous en aurions jusqu'à mercredi soir voire jeudi matin. Nous étions lundi 17 heures... soit la perspective d'être contraints d'attendre et de tenir pendant au minimum... 48 heures. Nous avons gardé cela pour nous.

Chercher une autre issue ou un passage - nous appelons cela un « shunt » - qui nous permette de contourner l'obstacle ? Nous sommes allés plusieurs fois jeter un œil ici ou là, au cas où. Au-dessus de cet éboulis, derrière ce passage étroit, sous ces blocs instables... Mais mollement et sans conviction, car si une autre sortie ou un « shunt » existaient, cela créerait un courant d'air - comme à la maison lorsque fenêtre et porte opposées sont ouvertes simultanément - courant d'air qu'il suffirait de suivre en espérant que le passage soit suffisamment large et haut pour que l'on puisse le franchir. Mais si une telle opportunité existait, soit elle serait déjà connue et nous l'aurions su, soit nous aurions senti un courant d'air.

Nous avons aussi étudié la possibilité de passer au-dessus des flots, mais ceci était de toute évidence difficile à faire, trop dangereux et sans aucune garantie de résultat car nous n'avions qu'une visibilité très limitée, et il était fort possible - et c'était le cas - qu'il y ait par la suite un ou plusieurs obstacles réellement infranchissables.

Rapidement nous avons trouvé un usage aux bâtons lumineux : les jeter dans les flots qui nous bloquaient avec l'espoir que les secours qui finiraient inévitablement par arriver si la situation perdurait, les trouvent et sachent grâce à cela, que nous étions vivants et pas très loin de la sortie.

Pour le reste, 24 heures, pour ma part sans dormir alors que j'en « mourais » d'envie, c'est long.

Je ne suis pas capable de chronologie précise. Mais il me reste de nombreux souvenirs.

Malgré tout - point chaud, bougies, chaufferettes - j'ai eu froid. Souvent très froid même, comme je n'avais jamais eu auparavant dans ma vie. Pourtant j'ai de nombreuses fois vécu des attentes dans le froid et l'humidité - c'est fréquent au cours de notre activité - et parfois même dans des conditions bien pires. Mais jusqu'à présent ces attentes avaient été toujours volontaires de ma part, et jamais aussi longues.

Ah ce froid. Il me semble même avoir été le plus sensible et affecté par cela de nous tous. Cela m'a surpris car je ne me connaissais pas ainsi. C'est d'ailleurs pour cela que dans les premiers instants, j'ai spontanément donné mon poncho à Isabelle car j'étais convaincu qu'elle en aurait besoin bien plus que moi.

J'ai découvert à travers cette expérience une autre contradiction avec ce que j'avais pu vivre précédemment : faire pipi me réchauffait. Les tremblements incessants et incontrôlés me quittèrent à chaque fois que je suis allé uriner. Une vraie surprise et un réel bonheur. Et bien que repoussant à tort - car il fallait boire, je le savais - au plus tard possible le moment fatidique où je n'aurais plus le choix que d'avalier cette eau de ruissellement à la pureté sans garantie, j'avais curieusement souvent envie d'uriner. Tant mieux !

Mais impossible de dormir. Ni dans le point chaud, où bien que jouissant avec joie de la réelle différence de température avec l'extérieur, je n'ai jamais pu m'allonger et j'ai toujours eu un mal au cul ou au dos trop prégnants. Ni en dehors où, bien que je pouvais enfin m'allonger, mes rares assoupissements se transformaient en quelques minutes, en d'insupportables tremblements qui semblaient ne jamais vouloir s'arrêter.

Des ronflements réguliers et soutenus ayant différentes origines ont démontré que certains étaient plus chanceux que d'autres ;-)

Ce froid qui m'envahissait et semblait ne jamais vouloir me quitter, m'a fait douter de ma capacité à être capable de supporter une seconde nuit dans les mêmes conditions. Je me suis vraiment fait peur à l'idée de cette perspective. Rémy m'a demandé quelques jours après si j'avais eu des pensées morbides. Oui, à ce moment-là oui. Jusque-là j'avais le sentiment de m'en être plutôt bien sorti, d'avoir fait preuve malgré tout de sang-froid et d'avoir contribué à ce que tout ne se passe pas trop mal pour tout le monde. Mais une nuit de plus ainsi dans le froid et sans dormir... cela me semblait impossible. Le froid est l'une des choses qui m'a fait le plus refuser ma situation.

Heureusement, qu'il y avait les chaufferettes dans le bidon. La première n'a pas fonctionné. Toutes avaient une date de péremption très largement dépassée. Grosse déception sur le moment, mais c'était au tout début, nous n'avions pas encore été réellement mordus par le froid. Mais la seconde et toutes les suivantes ont fonctionné. Je n'ose pas imaginer ce que cela aurait pu être sans elles. Indispensables assurément.

André l'un de nos amis portugais, a fait preuve d'un bon sens que je n'ai pas eu. S'il a pu dormir plusieurs fois et assez longuement, et bien qu'à l'extérieur du point chaud, c'est parce qu'il s'est couché sur son matériel technique individuel de progression spéléo : baudrier, descendeur, longes... Là où moi je n'y ai vu que la perspective d'un grand inconfort, lui a trouvé de quoi s'isoler et se préserver du froid et de l'humidité du sol, qui m'ont empêché de dormir. C'était évident, mais je n'ai pas percuté. Un acquis de plus : il faut s'isoler du sol d'une manière ou d'une autre, même si on n'a rien apparemment pour le faire, il faut trouver quelque chose de mieux qu'une couverture de survie même épaisse.

Quitter ou ne pas quitter nos habits plus ou moins humides, voire mouillés, pour nous réchauffer ? La conclusion a été que ne rien quitter était mieux, car la chaleur du corps finissait par les sécher alors qu'ôtés ils ne sèchent pas, et que sans eux, même humides ou mouillés, on a bien plus froid. Ce qui est le contraire pour les chaussons néoprènes, que certains d'entre nous portent, qui sont totalement imperméables - ce que l'on attend d'eux - et qui doivent par conséquent être enlevés, si l'on a besoin de se réchauffer les pieds.

L'autre chose qui m'obsédait et me faisait détester la situation, est la pensée que les personnes qui m'aiment, pour qui je compte beaucoup, puissent souffrir, d'autant qu'au contraire de moi, elles ne savaient rien de ce que je vivais réellement. Ma compagne, notre fille, mes parents, Manu, mes amis, je n'ai pas arrêté de penser à vous, de vous envoyer des paroles et des pensées rassurantes, en espérant que vous les entendiez, les sentiez. Je savais pour l'avoir vécu, que la situation était bien plus terrible pour vous dehors qui ne saviez rien, que pour moi ayant certes froid, mais en parfaite santé, à l'abri, menacé par rien, juste dans l'attente d'une décrue dans une cavité aménagée pour le tourisme ! Je m'en suis vraiment beaucoup voulu de vous faire vivre cela. Et j'ai prié pour qu'aucun secours ne soit déclenché et que l'on ressorte de là comme si de rien n'était. Le pire, l'inacceptable, était la crainte que quelqu'un qui n'y connaisse pas grand-chose et qui ne sache pas s'y prendre, vous appelle et malgré lui vous fasse peur. Pour rien.

Un autre « miracle », c'est que nous avons de la lumière. Pas seulement celle de nos casques, mais aussi celle des lampes et des projecteurs du parcours touristique dans lequel nous avons trouvé refuge. C'est dire si cet incident a été singulier dans la plupart de ses aspects, et qu'au regard d'autres expériences de crue, parfois bien plus longues et la plupart du temps bien plus difficiles, nous avons été particulièrement chanceux : nous avons un bidon plein de choses utiles, un kit-bag plein de choses indispensables, un sol plat en béton, une rambarde, un refuge à priori totalement hors de portée de la montée des eaux – bien que nous ayons appris par la suite, qu'en fait il ne l'était pas ! - et des galeries illuminées.

Bon, il fallait quand même que quelqu'un se bouge toutes les 15 minutes pour relancer la minuterie. Rémy à défaut de réussir à dormir, a trouvé dans cette activité de quoi passer le temps et rythmer le nôtre.

Mais bon quand même lorsque l'on a de l'électricité et un ordinateur (non connecté avec l'extérieur) jusque dans la salle terminale de la partie touristique, pourquoi ne pas avoir installé en plus un combiné et une ligne téléphonique fixe ? Histoire que l'extérieur ait un moyen d'en savoir plus si jamais... Sachant en plus comme nous l'avons appris par la suite, qu'il y avait déjà eu des collégiens bloqués ici par une crue durant 12 heures en 2002 – ce qui du coup expliquait la présence du bidon étanche spécial crue à demeure dans la cavité et des bâtons lumineux car eux n'avaient pas de casques équipés d'un éclairage. Puisse notre mésaventure favoriser cela.

Nous avons d'ailleurs à ce sujet, émis l'hypothèse que notre consommation d'électricité allait être perçue par les secours et leur donne une indication sur le lieu où nous nous trouvions. En fait, ils n'y ont pas pensé... A l'inverse lorsque le mardi en fin de matinée l'électricité s'est brusquement arrêtée, nous avons su que quelque chose se passait. Soit l'eau l'avait fait disjoncter, soit les secours arrivaient. Ils arrivaient.

Dans un premier temps notre activité principale à Rémy et moi en particulier, a été mentale. Nous étions très en colère. Envers nous-mêmes. Mon amour-propre, mon orgueil en prenaient un coup. Pas nous, ce n'était pas possible, nous n'en avons pas le droit. La honte. Et évidemment très en colère aussi envers Pierre M. qui nous avait proposé puis ouvert les portes de ce qui était devenu une véritable galère.

Et qui va s'occuper de la gestion du camp à Autrans ? Des dizaines de personnes qui arrivent de toute l'Europe et qui attendent des informations, des indications, des conseils,... et Rémy l'organisateur en chef, et moi identifié comme son second.... tous deux coincés comme deux imbéciles ici... Ceci a bien plus affecté Rémy que moi, ce qui était normal, le camp Berger c'est lui, c'est grâce à lui et tout le monde le sait. Moi je savais que nous pouvions compter sur Manu, Pierre T., Roger, Jef et aussi Aline et Nicolas qui venaient tout juste d'arriver. Tous parmi mes plus proches amis spéléos et que je savais capables d'assumer et prendre en charge au pied levé cette situation.

Dans un second temps l'activité principale de Rémy, qui semblait avoir fait une croix sur la possibilité de dormir, a été, ce qui s'avérait évident et parfaitement logique, d'aller voir régulièrement l'évolution du niveau de l'eau qui nous retenait, mais aussi de celui d'où elle provenait en amont, c'est à dire derrière nous par rapport à la sortie. La surveillance de l'un et de l'autre, nous permettant en premier lieu d'essayer de comprendre le fonctionnement de la crue et de l'écoulement des eaux, afin de trouver et de nourrir l'espoir qu'enfin cela finisse, et en second lieu, de nous occuper et de nous muscler. Combien de fois Rémy a-t-il descendu et remonté les escaliers de chaque côté ? Plus d'une centaine probablement !

Je me souviens de la bouffée de joie et d'enthousiasme qui m'a envahi lorsque la première fois Rémy nous a dit « ça y est, cela descend, on voit le gond de la porte ! ». C'était vers minuit le lundi. Fausse joie. Nous avons été bien plus circonspects par la suite.

Le gond de la porte, en réalité de l'encadrement de la porte, car de porte, il n'y avait que l'encadrement, était notre point de repère qui se trouvait juste au départ de la partie en crue que nous ne pouvions pas franchir. Durant les 24 heures, nous avons vu le gond sous 50 cm d'eau puis sous 20 cm puis sous... 40 cm... puis sous 10 cm... puis à nouveau sous 50 cm... De l'autre côté, en amont, nous avions comme repère un gros bloc de roche qui tantôt émergeait de 1,5 m au-dessus de l'eau, tantôt disparaissait totalement sous les flots. C'était spectaculaire car à cet endroit-là, à l'aller, il n'y avait pas d'eau, alors que maintenant il y avait entre 3 et 5 mètres de profondeur sur 5 mètres de large, et les bulles d'air à la surface de cette rivière qui n'aurait pas dû être là, parcouraient 1 mètre en 2 secondes... et toute cette eau était celle qui après un bref parcours totalement noyé (siphon) venait remplir furieusement les Enfers, ce passage que nous ne pouvions donc pas franchir. En fait, durant 24 heures, cela n'a jamais cessé de monter et de descendre alternativement. La seule chose constante, et c'était très déprimant, c'est que cela montait bien plus vite que cela descendait...

Préservés de tout risque de noyade et de tout danger - si nous restions là où nous avons trouvé refuge - il y avait quand même un petit côté ludique à notre situation.

D'abord l'eau, d'autant plus lorsqu'elle est en crue, c'est vivant, dynamique, et... cela fait son spectacle. Étant donné qu'elle ne constituait pas une menace directe, nous avons observé sereinement et avec étonnement, ses mouvements et ce dont elle se montrait capable, notamment sortir de partout où elle le pouvait - petits trous et fissures – recouvrir tout ce qui était sur son chemin, et exploiter le moindre passage dont la pente était favorable à sa fuite.

Ensuite, je l'ai déjà évoqué mais il y a encore à dire, être prisonniers dans une cavité aménagée pour les visites touristiques avec non seulement de l'éclairage partout, mais aussi divers accessoires incongrus

destinés à l'animation des visites et à des spectacles – comme des déguisements, des décorations, des sapins de Noël en plastique, des marionnettes... ce n'était pas banal et cela a donné un petit air de fête totalement désuet et décalé à une situation pourtant peu enviable.

La question du papier toilette. Si uriner n'a jamais été un problème pour les hommes et ne l'a apparemment pas été pour les femmes, faire « sa grosse commission » ou « déposer son bilan » selon nos origines géographiques et culturelles, en a été un pour au moins l'un d'entre nous, déçu de ne pas trouver dans le bidon l'indispensable rouleau ! C'était juste surprenant et rigolo pour moi, qui préoccupé par des choses qui me semblaient bien plus importantes, n'a jamais ressenti ce besoin durant ces 27 heures. Nous lui avons proposé plusieurs alternatives – elles ne manquaient pas – et cette affaire fut réglée.

Cette anecdote me rappelle que l'ambiance était bon-enfant. Hormis Rémy et moi qui étions colères et stressés - mais nous nous efforcions de ne pas le montrer - nos autres collègues de mésaventure, semblaient réellement tous très détendus et confiants. Tant mieux ! Cela m'enlevait un poids. Je me sentais un peu moins « coupable » et je savais que cette ambiance constituait un atout tant qu'elle était préservée. Si l'ambiance et le moral sont bons, les difficultés passent mieux. Cela impliquait, au moins pour le moment, de ne pas laisser percevoir mes tourments intérieurs, et d'accepter les quelques manifestations d'inconscience et d'inexpérience présentes. Personne n'avait déjà vécu cela et n'y était réellement préparé. Les ajustements et mises au point qui pourraient être nécessaires si la situation durait longtemps, notamment en ce qui concerne la mise en commun, le partage et la gestion des ressources disponibles (nourriture, chaufferettes, couvertures de survie, occupation de l'espace dans le point chaud,...), pouvaient encore attendre.

Pour autant et cela m'étonne encore, alors que nous n'avons rapidement plus eu que ça à faire, nous n'avons pas beaucoup causé, et quasiment pas d'autre chose que de notre situation présente – excepté un tout petit peu de Dieudonné, du Yoga, de la diversité de par le monde actuellement, des législations et des approches, au sujet de la consommation et de la culture du Cannabis qu'il soit Sativa ou Indica, et de notre appréciation d'un vieux Rhum que nous avons tous eu l'occasion de goûter ensemble quelques temps auparavant.

Tout le monde a semblé vouloir faire passer le temps au plus vite, en essayant de dormir. Et le bruit incessant mais fluctuant de l'eau selon que son niveau montait ou descendait – ce qui évidemment nous intéressait et nous interpellait – rompit bien plus nos silences que ne le firent nos propres paroles.

Mais nous ne pouvions pas ne pas penser et ne pas parler de ce qui pouvait se passer à l'extérieur. Les secours. Rémy et moi savions comment cela allait se dérouler et que c'était inévitable. Nous avons tous deux participé plusieurs fois à des exercices destinés à éprouver en temps et contexte réels, leur mise en place et déroulement.

9h30, mardi matin. Je réalise avec étonnement que, malgré le fait que là où je suis, il ne fait évidemment pas jour et que je n'ai pas du tout dormi, quelque chose en moi sait qu'il est effectivement bien environ cette heure-là... J'ai donc bien une horloge biologique interne et elle n'est pas encore dérégulée.

Le niveau d'eau des Enfers est encore plus haut qu'à 17 heures la veille, lorsque nous avons été bloqués. Cette fois c'est certain la « machine » est en branle et rien ne pourra plus l'arrêter. Nos copains et

copines spéléologues, comme nous, de la 3SI (Spéléo SecourS de l'Isère - les secours spéléos bénévoles de l'Isère) ont dû être prévenus dès hier soir par Manu ne nous voyant pas revenir à Autrans, ou par Pierre M. que Manu aura probablement appelé pour qu'il aille vérifier si nos voitures étaient encore sur le parking. Sachant que ce n'est qu'une crue, et qu'il suffit d'attendre la décrue, et qu'en outre nous ne sommes pas des débutants inexpérimentés, la 3SI aura attendu jusqu'au matin pour prendre une décision au vu du comportement de l'eau et de la météo. La météo nous ne la connaissons pas, mais pour ce qui est de la décrue, l'intervention n'est pas pour tout de suite, aucun doute. Nous, nous savons que nous sommes dans de bonnes conditions et tous en bonne santé. Mais eux ils n'en savent rien, si ce n'est combien nous sommes et qu'il y a un asthmatique sous traitement permanent parmi nous (ce qui n'est pas un problème, il est sérieux, il a son traitement avec lui et pour plusieurs jours, mais ça c'est comme tout le reste, dehors ils ne le savent pas). Ils ne savent pas non plus où nous pouvons être dans la cavité, d'autant que mon indication « Fond rivière » sur le cahier à l'entrée, ne correspond à rien. S'ils ont par miracle trouvé l'un des bâtons lumineux que nous avons jeté dans les flots hier soir, ils peuvent en conclure qu'au moins l'un d'entre nous est de l'autre côté des Enfers, là où était déposé le bidon de survie. Ils ne vont donc pas attendre plus longtemps sans chercher à savoir si notre équipe est au complet et en bonne santé dans la partie aménagée pour les visites touristiques. Le secours va officiellement être déclenché et mis en œuvre. Outre les spéléos, la préfecture, la sécurité civile, les pompiers, la gendarmerie, les CRS..., tout le monde va être averti et mobilisé. Les médias vont suivre (nous prions intérieurement pour l'actualité extérieure soit suffisamment riche et sensationnelle pour que notre cas n'intéresse pas grand-monde). Cela va être un grand show. Nos amis portugais et Sébastien qui n'ont jamais vu ça, ont grand mal à nous croire et à l'imaginer.

Nous savons donc que ce n'est plus qu'une question d'heures et que nous verrons le faisceau d'une lampe au bout des Enfers avant la fin de cette journée. De notre point de vue, cela nous semble devoir être un secours engagé physiquement et techniquement pour les sauveteurs. Il va leur falloir progresser à contre-courant et équiper une voie au plafond - c'est à dire y fixer des cordes - pour pouvoir avancer en toute sécurité et que nous puissions ensuite ressortir sans être emportés par le torrent. Ils vont attendre une « fenêtre » plus favorable, entre décrue et recrue, là pour l'instant il y a encore trop d'eau. Nous ne doutons aucunement de leur compétence. Les spéléos secours français, bien que bénévoles - Rémy et moi en faisons partie, et peut-être Denis et Olivier aussi - sont très expérimentés, formés pour ce type d'intervention, et comme ils sont tous des spéléologues qui pratiquent régulièrement, ils ont une bonne connaissance et une bonne perception du milieu et des techniques à utiliser. C'est une de nos fiertés de spéléos français que d'avoir des secours internes à ce niveau d'excellence. Et là en plus c'est la 3SI, nos secours dans l'Isère, département privilégié et très prisé pour la pratique de la spéléo, donc forcément l'un des plus réactifs et préparés à faire face aux interventions qui proportionnellement ne manquent malheureusement pas d'arriver ici un peu plus qu'ailleurs.

11h00. La lumière du parcours touristique s'éteint définitivement. Cela a disjoncté ou bien c'est qu'ils arrivent ?

12h45. Rémy toujours à l'affût des mouvements du niveau d'eau revient nous dire qu'il est en dessous du gond, on voit désormais celui-ci complètement ! C'est la première fois depuis que nous sommes bloqués dans les Cuves. Cette fois on y croit !

13h15. J'ai remplacé Rémy au poste d'observation et... je crois voir de la lumière au fond des Enfers. Bon sang, je ne vois plus rien... Ah si, t'es sûr ? Bon je ne retournerai pas leur dire avant d'en être certain. J'attends, totalement excité. Si, si, c'est certain, les voilà, je vois 2 lumières distinctement. Je mets ma Scursion – une lampe à leds très puissante - à fond, 1500 lumens, l'équivalent d'un phare de voiture. Il faut qu'ils sachent que c'est OK, que nous sommes là. Je vois à nouveau leur lumière, ils voient donc aussi la mienne. J'ai failli partir en sanglots, j'ai trop attendu la fin de cette histoire et ça y est, elle arrive. Je repars en courant prévenir mes amis. Rémy redescend au contact du premier des sauveteurs de pointe qui arrive. Ils viennent de réussir à franchir tous les obstacles et comme nous le pensions, ils ont sécurisé les passages les plus délicats en fixant des cordes. Rémy le prévient que nous sommes tous là et en bonne santé, afin qu'à son tour ce sauveteur puisse retourner prévenir l'extérieur pour qu'il sache quoi faire. Pendant ce temps, nous démontons notre point chaud, nettoyons la zone que nous avons occupée, rangeons ce qui doit l'être et nous préparons en remettant combinaison et matériel technique de progression sur cordes, car au vu de la quantité d'eau encore présente, il ne fait aucun doute que nous n'allons pas ressortir comme nous sommes entrés : simplement en marchant. Tout cela se fait très rigoureusement et promptement. Cela se voit que nous attendions tous cet instant. Nous sommes fin prêts !

13h30. Pascal et Tristan, sont les deux premiers sauveteurs qui parviennent jusqu'à nous. Ils constituent l'équipe ASV (assistance aux victimes – première équipe sur place au contact des victimes dont la mission est prioritairement d'effectuer une liaison avec l'extérieur et de lui transmettre une première évaluation de la situation). Nous sommes vachement contents de vous voir les gars. Oui oui nous sommes tous là, nous allons bien, personne n'est en hypothermie, allons-y, allons-y ! Ils installent le Nicola (ou TPS, transmission par sol), sorte de téléphone génial qui permet de communiquer même de très profondément sous terre, sans câble, avec la surface par résonance d'ondes dans la roche, créé et développé par des spéléologues anglais et les secours spéléos de l'Isère suite à un accident au gouffre Berger en 1996.

Infos communiquées au PC (poste de commandement) surface, celui-ci après avoir eu l'accord des autorités préfectorales, donne son aval pour notre sortie.

A partir de là, tout s'enchaîne et va très vite. C'est Aqualand en bien plus fort et spectaculaire. Il y a des sauveteurs partout, nous sommes vraiment pris en charge et aidés à chaque fois que c'est nécessaire. Nul ne veut d'un sur-accident - un accident lors de la procédure de secours et de l'évacuation - que cela soit pour nous ou pour les sauveteurs. Tout est au top exactement comme nous avons deviné que cela serait. Mais néanmoins le parcours sécurisé est tout de même un peu technique et physique. Jamais je n'aurais cru qu'il y aurait encore autant d'eau et qu'elle soit encore à ce point furieuse. Du coup, tout en prenant la mesure de l'incroyable boulot effectué par la 3SI – soyez encore une fois remerciés du fond du cœur, vous êtes tous des « Dieux de l'Olympe » - je me dis que nous devons être à la hauteur de ce qu'ils ont fait pour nous, et que ce n'est pas le moment de tergiverser et de me loucher. Même si en d'autres occasions j'aurais pris le temps de réfléchir avant de faire ce pas, puis cet autre, et encore plus le suivant. Un des secouristes dans le brouhaha assourdissant des flots me salue en souriant d'un « ah voilà le vieux ». Ah bon « vieux » ? Tu crois ? Et bien tu vas voir que le vieux il va le faire et que tu vas même pas avoir le temps de t'en rendre compte ;-)

Presque dehors mais pas encore, nous arrivons dans une zone tampon, plus « calme » et au sec. Il y a beaucoup de monde. Quelqu'un m'attend et vient vers moi, c'est Pierre M. Dieu sait si je t'ai maudit

mon ami durant ces 24 heures d'attente. Mais tu es là, tu fais face, tu t'excuses, tu es sincère et véritablement peiné, je le vois, je le sais, tu es instantanément pardonné et je suis vraiment content d'être là et que tu sois là. Passons à autre chose. J'aurais pu évidemment moi aussi comme toi, être abusé de la même manière par mes propres certitudes personnelles et des prévisions trompeuses. Tu m'informes que personne n'a prévenu mes proches. Ouf grand soulagement, ils ne savent donc à priori rien ou en tout cas, pas que j'en suis, je vais pouvoir le faire moi-même dans quelques instants. Et c'est vraiment bien mieux comme ça.

Mais dans un premier temps ce qui nous attend va être moins plaisant. Déjà que j'ai honte et que je me sens très penaud, voilà que l'on nous apprend que dehors au parking là où sont nos voitures, qu'en plus de tous les spéléos, des pompiers, de la sécurité civile, des gendarmes, du PGHM (les secours en montagne)... le grand « cirque » médiatique nous attend. Ce que nous craignons est arrivé. Il ne se passe rien d'important dans le monde : les avions qui s'écrasent ou sont abattus on ne sait pas trop par qui, les enfants de Gaza qui meurent sous les bombes, la Libye et l'Irak qui connaissent encore l'enfer, l'Ukraine qui n'en finit pas de s'entre-déchirer... tout cela est d'un banal, l'actualité c'est nous ! Il y a même BFM, M6, I<Télé... Quel bordel ! Mince, mince, mince...

Bon avant de sortir de là pour de bon, il nous faut quand même faire les choses en règle : avec Rémy, nous remplissons le cahier des visites. Nous indiquons l'heure et... le jour de sortie, et le TPST (abréviation pour Temps Passé Sous Terre) qui est donc de 27 heures au lieu de 3 !

15h30. Nous sortons enfin pour de vrai des Cuves. Ouh là là, il y a vraiment foule. M. le Maire de Sassenage, des officiers, des officiels, du mouvement et plein de couleurs. Des combinaisons spéléos, des habits civils, d'autres qui portent le logo de la sécurité civile, des uniformes rouges et d'autres d'une grande variété de bleu. On nous indique ce qu'il faut faire : nous présenter aux pompiers pour l'appel puis accepter ou non qu'ils nous fassent passer un rapide examen médical.

On nous redit que nous sommes tous très attendus par les nombreux médias en bas au parking, qu'ils vont vouloir nous interviewer individuellement, mais qu'il est préférable qu'un seul parle en notre nom à tous. Nous savons bien pourquoi, les médias vivent de ce que leur public affectionne : de l'information sensationnelle, la désignation de responsables et éventuellement de coupables, et le cas échéant, de quoi polémiquer.

Nous sommes habitués à cette rengaine perpétuelle et lancinante au sujet du coût des secours et de l'irresponsabilité des aventuriers du dimanche que nous serions, on nous le répète à chaque fois qu'il y a un secours spéléo. À chaque fois nous expliquons que nous assurons nous-même bénévolement nos propres secours avec une efficacité indéniable et reconnue, et que ce qui a un coût, est pris en charge par nos assurances individuelles. Que nos très rares accidents – en comparaison avec le ski et l'alpinisme - et nos erreurs éventuelles, ne coûtent pratiquement jamais rien à la collectivité. Ce qui pourtant si c'était le cas, ne serait pas pour autant volé, car nous sommes aussi membres à part entière de cette collectivité et que nous pratiquons une des rares activités de loisirs qui par son exploration, sa connaissance fine, son étude et sa défense du milieu souterrain et des ressources en eau qu'il contient, lui bénéficie dans son ensemble. Mais la vérité, ici comme dans tous les domaines et pour tous les sujets, si elle n'est pas celle que l'on veut entendre, est difficilement entendue, et il faut la dire et l'affirmer encore et encore.

Nous décidons d'un commun accord avec les responsables de la 3SI, de nous mélanger aux sauveteurs en retirant tous nos casques, afin qu'il devienne très difficile pour les médias à l'affût, de savoir qui est victime ou sauveteur. Par ailleurs, les gendarmes les ont maintenus avec efficacité à distance. Nous décidons finalement ensuite qu'aucun d'entre nous ne parlera aux médias. Nous pensons que c'est au responsable de la 3SI de le faire, ce avec quoi il est d'accord. Excepté quelques images volées furtivement, nous avons cette fois réussi à échapper à nos 15 minutes de célébrité. Bien joué, j'ai pu me changer et mettre enfin mes habits secs sans être importuné alors que les caméras n'étaient qu'à quelques mètres !

Nos amis portugais n'en reviennent pas. Pour eux c'est jour de carnaval ! Ils filment et photographient les journalistes, les photographes et les caméramans qui se demandent bien qui est qui et où donc est le scoop. C'est l'arroseur arrosé et cela me fait vraiment bien rire.

Pierre M. a Manu au tél, je lui dis de lui dire que tout va bien et que nous arrivons. Désolé Manu mais ma priorité est d'appeler ma compagne. Toi je te vois dans 30 minutes au plus, on va avoir le temps d'en parler et d'en reparler. Elle, il faut qu'elle sache que tout va bien et le dise à notre fille et à mes parents !

Les pompiers nous attendent, c'est « mardi jour des raviolis ». Sans déconner, ils l'ont fait : ils nous invitent tous : « victimes », sauveteurs et tous les corps d'État présents, à venir manger le repas qu'ils nous ont préparé. Le centre-ville de Sassenage vidé de ses voitures civiles, est transformé en un vaste parking plus ou moins bordélique de véhicules rouges et bleus !

Je discute avec les uns et les autres. Nous remercions vivement et félicitons tous les présents pour l'excellent déroulement et la conclusion de ce secours. La synergie entre la 3SI et les différents corps d'État fonctionne très bien dans ce département. Cela fait vraiment plaisir à voir et entendre. Un exemple dont s'inspirer.

Il est temps pour nous de réintégrer la vie normale et de rejoindre nos amis au camp à Autrans. Rémy devra malheureusement patienter encore un peu, il est attendu à la Gendarmerie. En tant qu'unique diplômé de notre équipe, il est considéré comme notre responsable d'un point de vue juridique, et doit répondre aux interrogations légitimes de l'État qui a engagé ses effectifs et ses moyens.

Je remercie ensuite chaleureusement nos amis spéléos Thierry Larribe et François de Félix, respectivement Conseiller Technique Départemental 3SI et son adjoint. Ils ont été aujourd'hui les grands chefs de l'organisation et du déroulement des secours. Ils me confirment ce que nous savions : ils ne pouvaient malheureusement pas attendre que la décrue permette que nous sortions par nous-mêmes car ils ne savaient pas où nous étions exactement dans le réseau et si aucun d'entre nous n'était blessé et dans le besoin d'une intervention médicale rapide.

Si la découverte « miraculeuse » de 2 de nos 20 bâtons lumineux a effectivement donné aux sauveteurs la bonne nouvelle d'une présence en amont des Enfers, elle ne disait rien au sujet du nombre que nous étions à cet endroit et de notre état de santé. Si l'un ou plusieurs d'entre nous avait été bloqué dans la Rivières des Benjamins, donc très loin dans le réseau, alors ce secours serait devenu bien plus complexe et aurait nécessité l'engagement de bien plus de sauveteurs. Nous retenons que si l'idée d'envoyer les bâtons lumineux vers la sortie était bonne, elle était incomplète. Il aurait fallu indiquer sur chacun de ceux que nous avons jeté dans la rivière, que nous allions tous bien et que nous étions tous ensemble au sec dans la partie touristique. C'est une leçon à retenir et partager.

Néanmoins pour ce qui est spécifiquement des Cuves de Sassenage, nous pouvons espérer qu'après les collégiens bloqués en 2002 et nous cet été 2014, la solution simple et évidente évoquée précédemment, de mettre en place un combiné et d'une ligne téléphonique à demeure, sera retenue et effective rapidement.

François de Félix me confie aussi que la présence parmi nous d'un asthmatique et surtout de deux ressortissants étrangers, nos amis portugais, obligeant les services du Ministère des Affaires Étrangères à intervenir eux-aussi, ont quelque peu compliqué l'organisation du secours et ont forcé les décisions.

Pour finir je remercie chaleureusement Barnabé, secouriste de pointe, qui est celui qui a, avec une très grande maîtrise technique, eut le culot de franchir contre un courant d'une force démesurée, un passage remontant peu large et quasiment intégralement noyé, ouvrant ainsi en grand la porte de notre sortie. Chapeau bas !

Je réalise à quel point toutes ces personnes à l'extérieur et celles à notre secours dans la cavité, ont intensément travaillé pour nous et je ne sais pas comment je vais pouvoir les remercier pour tout cela. Je me sens très redevable. Et la simple pensée qu'étant moi-même membre du spéléo secours français et pouvant donc être amené à leur rendre la pareille, ne me satisfait pas, car évidemment je ne souhaite à aucun d'en avoir besoin.

J'ai croisé quelques jours plus tard sur le plateau du Vercors, Lionel un autre des secouristes de pointe, dont sur la scène du « crime », j'avais apprécié la sympathie, la bonne humeur et remarqué la grande aisance et la technicité. Il me semblait content d'être là le jour du secours. Il m'a confirmé qu'ils étaient quelques-uns à s'être effectivement bien amusés. Que c'était très ludique, c'était « l'éclate » toute cette eau ! Et comme nous, les « victimes » n'étions pas trop mauvais et nous étions en assez « bon état », il n'y avait pas vraiment à s'inquiéter et il n'y avait qu'à profiter de cette situation inhabituelle de faire de la spéléo en toute sécurité au milieu d'une crue ! Cela m'a fait du bien d'entendre ça. Euh bon il m'a aussi dit que nous puions... ça c'était moins bien ! Je n'avais même pas pensé à ça, l'hygiène, se laver les dents, tout le tintouin... Selon les situations, il y a des choses moins importantes que d'autres !

Puis vient le retour à la « maison » du moment : le camping du Vercors à Autrans, base de notre camp Berger 2014. Et les retrouvailles avec les amis et la « famille » spéléo. Le bonheur d'embrasser les uns et les autres. La bonne nouvelle du retour d'Antoine. Il n'a pas pu repartir au boulot, se sentant coupable d'abandon – il aurait dû être avec nous dans la galère – il a pris quelques jours de plus de vacances, et revient de « son » Pas de Calais où il était déjà arrivé et d'où avec son téléphone mobile, il avait suivi et participé pleinement à notre secours. Et la confirmation que Manu, Pierre T., Roger, Jef, Nicolas et Aline ont totalement assuré ici. Tout va bien, aucun autre problème d'aucune sorte n'est venu s'ajouter au nôtre. Soulagement.

Puis le temps d'en parler, d'expliquer, de raconter. Encore et encore. Temps nécessaire et bénéfique. Sortir le tracassé, ne garder que le « meilleur », ce qui enseigne, ce qui est profitable malgré tout. Évacuer pour passer à autre chose et ne pas rester sur ce sentiment de culpabilité et ce ras le bol de la « caverne », semblant tous deux être capables de m'empoisonner durablement.

Laisser passer la traditionnelle plainte des « si ». Si je m'étais écouté, si nous étions allés plus vite, si les ados avaient été avec nous, si nous avions été 30, s'il avait fait beau, si nous n'avions pas perdu de temps à boire un café avant d'y aller, si, si, si... Si je n'étais pas né rien de cela ne serait arrivé !

Être honnête, relativiser et accepter.

Sergio et Thierry, amis spéléos du Vercors, « vieux » baroudeurs - qui en ont vu et fait -, ont participé à ce processus en venant nous voir quelques jours après, par amitié et pour essayer de comprendre. Cela m'a fait du bien d'échanger avec eux. Pour ce qui est de me faire relativiser, Sergio l'a bien réussi en me contant sa propre mésaventure : bloqué par une crue durant plus de 54 heures, assis dans le froid, sur une petite margelle au-dessus de l'eau et n'ayant qu'une barre Nuts à manger qu'il décida de garder le plus longtemps possible et qu'il a fini par faire tomber dans l'eau. Et tout ça raconté avec la banane !

Et puis j'avais à l'esprit des précédents accidents de crue, celui meurtrier de la Goule de Foussoubie en 1963, et celui cauchemardesque des Vitarelles en 1999 : 7 spéléologues bloqués 10 jours sous terre entre crues spectaculaires et décrues insuffisantes, une grande partie du temps dans des canots pneumatiques collés au plafond par la montée des eaux, dans le froid, le noir et avec presque rien à manger...

Et je me rappelais que l'excellent mémoire « La crue sous terre » de l'ami Stéphane, en plus d'apporter un éclairage scientifique très précis sur ce phénomène, de permettre de le comprendre et de prévenir les risques qu'il fait peser, contient plusieurs récits et témoignages qui attestent eux aussi que notre expérience n'a pas été l'une des pires. Loin de là.

Nous, nous sommes restés bloqués 24 heures relativement au chaud en ayant suffisamment à manger et à boire, dans une grotte aménagée pour le tourisme, remplie de gadgets et illuminée.

Relativiser.

Pourtant un ras le bol viscéral de la « caverne », un véritable dégoût, un rejet total, m'ont pris plusieurs fois durant ces 24 heures. Pas vraiment comme une oppression, mais comme une très grande colère, la promesse d'une prochaine rupture définitive entre moi et le milieu souterrain. Je ne présument de rien pour la suite, mais au moins pour cette semaine, c'était certain je ne mettrais pas à nouveau les pieds sous terre, tant pis pour le Berger, là j'avais eu plus que ma dose. Ras le bol.

Mais dès le lendemain, j'y suis retourné, car par expérience, je sais que la gamberge, le trop de réflexion, c'est trompeur, cela peut faire passer à côté de la réalité et de la vie. Et j'avais besoin de savoir si j'étais vraiment fâché.

Je ne l'étais pas. Mais par contre j'étais totalement épuisé et c'est cela, qui m'a fait rester à la surface le reste de la semaine. Cela m'a étonné car je m'attendais à être épuisé dès la sortie des Cuves le jour-même, et en fait, l'énergie de la libération était tellement forte, que j'aurais pu « soulever des montagnes » et jaser sans fin. Mais le lendemain dans les Saints de Glace - la cavité que nous avons faite - ouille ouille ouille que tout était difficile, douloureux et pénible.

Et puis il y a eu les premiers retours du gouffre Berger, dans lequel une météo plus clémente permettait enfin d'aller. Les premiers à en revenir étaient mes amis du club dont je suis membre, Rémi S., Sandrine et Christophe. Ah quel plaisir et quelle récompense pour Rémy et moi, d'entendre leurs récits détaillés et exaltés, de voir leur visages et corps fatigués mais débordant de joie et d'un vrai bonheur d'avoir vécu cela ! C'était ce qu'il me fallait. Évidemment que je suis toujours spéléo et bien sûr qu'il y aura d'autres camps Berger !

Voilà c'est ainsi que je l'ai vécu et ce que je peux en dire.

Mais alors : « Spéléologues très expérimentés ou amateurs imprudents ? »

Le Dauphiné Libéré du 25 juillet 2014, en page 7, titre avec « Ont-ils été imprudents ? », l'article suggère que nous étions des « amateurs » tout en concluant par une phrase - pour moi mensongère, blessante et parfaitement injuste et injustifiée - attribuée au maire de Sassenage : « Là un guide a facturé la visite, ils sont sans doute entrés coûte que coûte. Peut-être qu'à un moment il faut interdire... Car même s'il s'agit de professionnels, ils sont entrés alors qu'ils n'auraient pas dû. »

Nous savions qu'aussitôt passé l'enthousiasme de notre « libération », nous entendrions vite çà et là, des absurdités et des mensonges sur ce que nous sommes et ce que nous aurions dû faire.

Il est classique et facile d'opposer une spéléologie qui serait professionnelle (à qui un accident n'arrive pas, ou à l'inverse, qui ne cherche qu'à gagner de l'argent) et une autre qui serait le fait d'amateurs et bien évidemment teintée du sens péjoratif – amateurisme – que l'on peut aussi donner à ce terme. Ceci n'a aucun sens et révèle une profonde méconnaissance de notre activité et un déni de la diversité des façons de la vivre et des approches que l'on peut en avoir.

Dans la réalité on peut distinguer quatre types de « spéléologues » :

- le professionnel, qui est le plus souvent aussi un spéléologue « amateur » c'est à dire qu'il pratique lui-même en dehors de son travail, cette activité par passion en tant que loisir. Pour devenir professionnel, il a passé et obtenu son DE (Diplôme d'État) spéléologie, il a donc la possibilité de gagner légalement sa vie - ou tout au moins de l'essayer - en emmenant des clients sous terre. En alpinisme et en randonnée de haute montagne l'on parlerait de guide.
- le client, c'est la personne qui paye un professionnel pour découvrir l'activité et le milieu souterrain. On pratique la spéléologie dans ce cadre, comme on le ferait en payant pour une ou deux heures d'initiation à l'escalade, pour un vol en parapente, une descente en rafting ou encore une descente de canyon. Ce sont d'ailleurs les mêmes entreprises qui lorsqu'elles le peuvent, proposent toutes ces activités à la fois. Cette pratique est essentiellement faite pour découvrir et expérimenter, et n'est pas faite pour apprendre. On paye pour consommer instantanément, pas pour étudier et progresser.
- « L'aventurier insouciant du dimanche » ou « celui qui ne sait pas, ou plus ou moins, ce qu'il fait et ce qu'il faut faire ». Celui-ci a différents profils et des motivations variées : la bande de jeunes qui trouvent fun l'idée d'aller explorer et/ou bivouaquer dans la grotte aperçue à côté ou dans laquelle tout le village est allé ou prétend être allé ; le papa ou l'ami qui veut montrer et faire vivre des choses un peu inhabituelles à ses enfants, à ses copains ou encore à sa compagne ; le super homme qui seul ou accompagné, peut tout faire et à qui rien ne peut arriver ; le chercheur de trésors ou de reliques ; le voyou, pilleur et revendeur de concrétions, de pièces archéologiques ou de minéraux ; et de nos jours et de plus en plus, les pratiquants de

- géocaching, de Trail originaux et de courses d'orientation aventureuses.
- et les plus nombreux, les « véritables » spéléologues « amateurs ». Ceux qui pratiquent cette activité par passion en tant que loisir. Qu'ils soient ou non membres actifs d'un club de spéléologie, ce qui les distingue principalement des autres, c'est qu'ils pratiquent l'activité régulièrement, ce qui leur permet de se former continuellement - de savoir quoi et comment faire selon les circonstances - d'acquérir le matériel nécessaire adéquat, et de connaître leurs propres limites et possibilités, ainsi que celles spécifiques de ce milieu naturel à la fois sensible et potentiellement dangereux si on ne le connaît pas et si on ne sait pas s'y prendre.

La compréhension que nous avons habituellement du terme « professionnel » est qu'il désigne un expert qualifié dans un domaine précis. Et que par conséquence ceux qui ne sont pas « professionnels », sont obligatoirement moins expérimentés et moins compétents. Ceci ne s'applique qu'en partie à l'activité spéléologique. Si un professionnel de la spéléologie est effectivement totalement compétent et qualifié pour ce qui est de faire découvrir à des clients l'activité et le milieu où elle se pratique, il peut pourtant être moins expérimenté qu'un « véritable » spéléologue « amateur » qui pratiquerait beaucoup plus que lui et dans des cavités bien plus diversifiées et souvent bien plus difficiles techniquement, que celles où le professionnel emmène généralement des clients.

Les « véritables » spéléologues « amateurs » ne sont jamais clients des professionnels. Ils n'en ont aucunement besoin. Ils sont autonomes et se forment continuellement pour l'être toujours plus. Si comme la très grande majorité d'entre eux en France, ils sont inscrits dans un club, ils vont pouvoir se former auprès des autres membres dans un échange et un partage mutuel constant, de manière à pratiquer en toute sécurité et connaissance la spéléologie qui les intéresse et/ou qui est à leur portée. Si ce club, comme ils le sont pratiquement tous, est affilié à la Fédération Française de Spéléologie, alors comme chacun de ses membres, ils pourront régulièrement bénéficier de différentes formations diplômantes ou non, pour à leur tour participer à la formation des autres, ou « simplement » pour se perfectionner et pouvoir accroître leurs possibilités et capacités. Tout ceci fonctionnant uniquement bénévolement et n'ayant pour coût que celui des frais réels d'équipement personnel et collectif, des déplacements et des hébergements.

La confusion des médias et celle qu'elle engendre et entretient auprès du grand public, vient aussi du fait que dans un monde actuellement dominé et orchestré par les échanges marchands et la valeur en argent que l'on accorde aux choses - y compris toujours plus dans le sport, où désormais l'on préfère consommer épisodiquement en payant, bien plus que l'on pratique et s'investit durablement - notre « professionnalisme » d'amateurs, totalement désintéressés et bénévoles, est une denrée rare et décalée.

Cette confusion est aussi nourrie par le fait que la distinction est rarement comprise et faite entre le « véritable » spéléologue « amateur » tel que décrit auparavant et « l'aventurier insouciant du dimanche ».

Nous croisons des dizaines de personnes sous terre chaque année qui ne devraient pas y être. Non parce qu'elles n'en auraient pas le droit, mais simplement parce qu'elles ne sont ni préparées ni équipées pour cela, et qu'elles se retrouvent régulièrement et logiquement en difficulté. On ne peut empêcher personne d'aller faire quelque chose dont il n'est à priori pas capable. C'est vrai pour tous les domaines. C'est ainsi. Pour autant il serait bénéfique que les médias fassent preuve de discernement et cessent de mettre dans le même sac ces deux types de public et de pratique qui n'ont rien en commun. Alors

justement, peut-être que ceux qui parmi le grand public souhaiteraient découvrir le milieu souterrain et notre activité, pourraient savoir et comprendre que la meilleure façon de commencer la spéléologie et d'en profiter, n'est pas de le faire seul et n'importe comment, mais est de faire une première découverte avec un professionnel qui peut répondre aux attentes et aux interrogations - c'est pour cela qu'ils existent et ils le font très bien - et si l'on souhaite persévérer, de s'inscrire ensuite dans un club.

C'est dire si c'est un non-sens dans notre activité d'opposer professionnels et amateurs, ou de hiérarchiser le niveau d'expérience des uns et des autres.

Dans notre cas, aucun guide n'a facturé la visite et ne nous a pressés pour que nous entrions dans les Cuves de Sassenage « coûte que coûte » alors que nous n'aurions pas dû. Nous n'étions qu'un groupe d'amis, sans aucun chef, tous « véritables » spéléologues « amateurs » qui pratiquent régulièrement, et ayant chacun fait le choix d'y venir de son plein gré et... gratuitement.

Spéléologue expérimenté peut toujours l'être plus, ce qui n'empêche pas d'être et de rester avant tout humain.

Notre mésaventure et sa cause, ont été simples et humaines.

Les prévisions météorologiques ont été trompeuses.

Pierre M. a été trompé et s'est trompé, ce n'était pas un jour à aller aux Cuves de Sassenage.

Je me suis trompé aussi. J'aurais dû écouter ce que mon bon sens me disait.

Oui sur ce coup d'une certaine manière, en ne m'écoutant pas j'ai été imprudent. C'est une bonne leçon.

Don Juan, sorcier amérindien de la tribu Yaqui a dit : « Pour moi n'existe que les voyages sur les chemins qui ont un cœur, tous les chemins qui ont un cœur. C'est là que je voyage, et le seul défi qui compte, c'est d'aller jusqu'au bout. Et j'avance en regardant, en regardant, à perdre haleine. » *

Au-delà de ma honte et de mon sentiment de culpabilité, parce que cette expérience singulière a été un de ces chemins au cœur de moi-même, je ne peux malgré la grande amertume qui demeure en moi, la rejeter et faire comme si elle ne comptait pas.

Continuer ou arrêter la spéléologie, cette question s'est à nouveau posée. Comme elle se pose pour moi pour toute chose qui ne se passe pas comme je veux.

Entre rejets et hauts le cœur à l'idée d'être à nouveau retenu par ce monde minéral, obscur et aquatique, sans chaleur et sans pitié, pourtant j'ai continué et je continue de ressentir l'amour.

Celui que j'ai pour la vie.

Celui que j'ai pour ceux et celles avec qui je la partage, proches et moins, et qui me le rendent plus que bien. Je pense évidemment pour ce qui est de cette mésaventure : à mes compagnons d'infortune et particulièrement à Rémy, cet ami est pour moi immensément précieux, cette expérience m'a permis encore une fois de le vérifier, heureusement que tu étais là ; à Manu, 21 ans, qui au camp à Autrans, et à tous les niveaux, a assuré avec maîtrise et sérénité – ces précieuses qualités que tous ceux qui te

côtoient, voient de plus en plus que tu as et dont tu fais bénéficier généreusement tout le monde ; à Antoine, au Dav, à Pierre T., à Jef et à Mika, qui bien que n'étant pas physiquement avec nous, voire très loin là-bas sur son Larzac pour Mika, ont pourtant été à nos côtés constamment et très vite, s'informant et s'alarmant les premiers, veillant et égrenant les heures jusqu'à la fête de nos retrouvailles, nous écoutant ensuite, encore et encore, raconter notre histoire pour n'en garder que le meilleur, vous avoir pour amis est une bénédiction et me donne une grande confiance en l'humanité ; et au Grégou qui de ses 19 ans et malgré sa propre inquiétude pour son papa - Rémy - dans la galère avec moi, a été magistral en réussissant à rassurer totalement ma compagne et notre fille, qui finalement savaient, et à les faire rire, vraiment Grégou, tu as été génial !

Celui pour Thomas et Béatrice, ces deux jeunes spéléos présents au camp, que je connaissais à peine, et qui étaient là au parking des Cuves à Sassenage lorsque nous sommes sortis. Apercevoir vos visages déjà familiers, celui de membres de notre famille naissante et éphémère du camp Berger 2014, ici à ce moment-là parmi tous ces inconnus, ces uniformes, colorés, ces caméras et cette agitation, a été une grande joie, l'expression d'un énorme soulagement : ça y est, c'était fini, nous revenions à la « réalité ». Un très grand merci à vous deux pour votre présence inattendue en ces lieux.

Celui que « paradoxalement » j'ai grandissant pour le Vercors, ce « voleur » d'une parenthèse de ma vie, mais tellement beau, vif et spectaculaire plateau calcaire, ce dont auparavant du haut de ma fierté de spéléo caussenard et pyrénéen, je ne voulais pas prendre la mesure.

Cet amour que j'ai, envers et contre tout, pour ce monde minéral, obscur et aquatique, sans chaleur et sans pitié, qui pourtant, tout comme la haute montagne, m'offre et m'emplit à chaque fois de son énergie, de sa puissance et de son intemporalité, et qui me permet de cheminer au cœur de la Terre, de l'Histoire, de moi-même et de l'Amitié, et d'en jouir à perdre haleine ;-)

Merci de m'avoir lu.

Laurent Prodeau

Spéléo

* dixit M. Le DAV

** extrait de « L'Herbe du Diable et la Petite Fumée » mémoire de doctorat en Sciences Humaines de Carlos Castaneda. Don Juan explique que la vie n'est que chemins. Et qu'ils sont de 2 sortes, ceux qui n'ont pas de cœur, qui assèchent et qu'il faut savoir quitter, et ceux qui quelles que soient leurs difficultés, en ont un et qui nourrissent. Tel que je le comprends, les chemins qui ont du cœur sont ceux qui enseignent